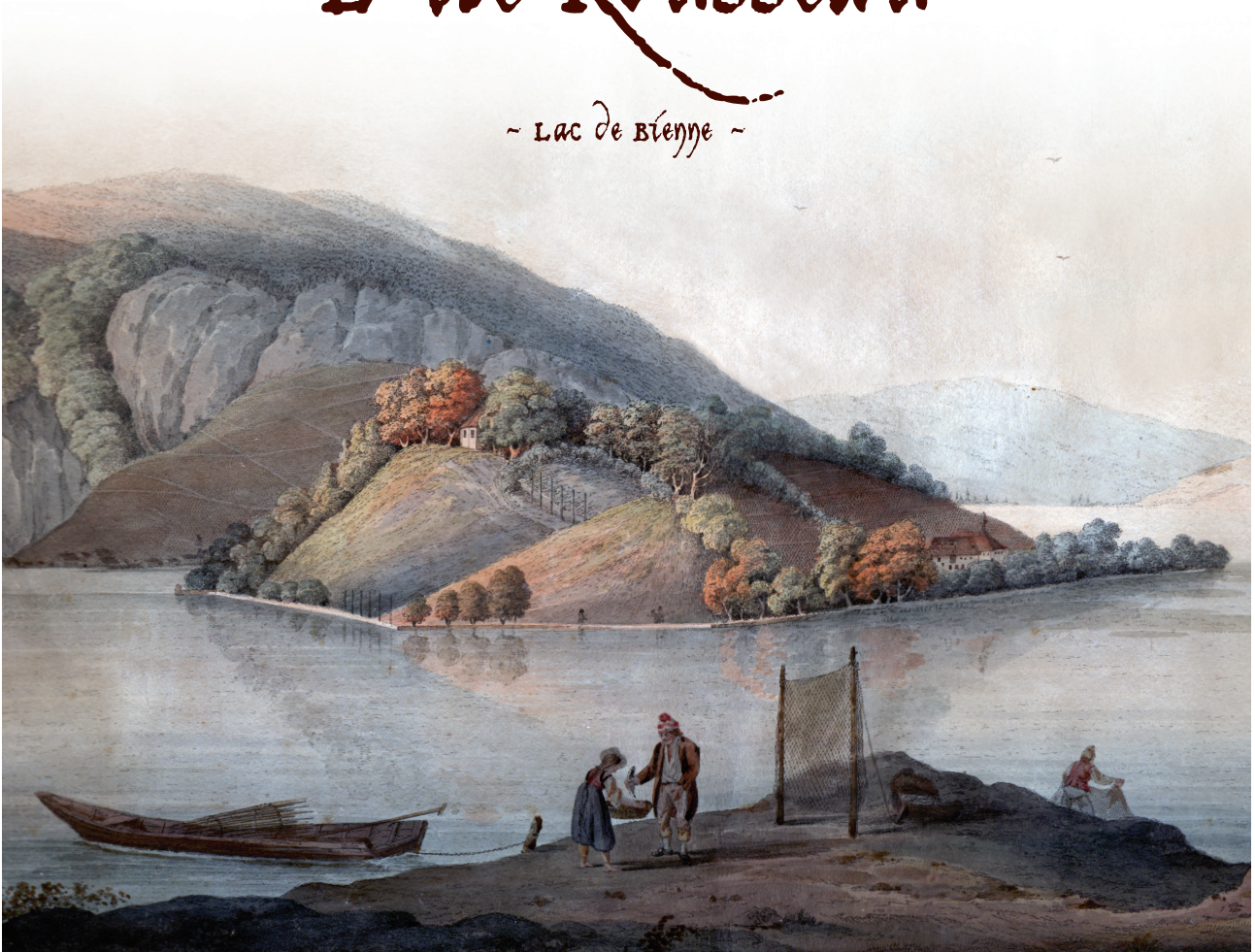


Rémy Hildebrand

L'île Rousseau

~ Lac de Biènné ~



et

Dans la chambre de Jean-Jacques Rousseau: Thérèse Levasseur se souvient... et réfléchit

de Françoise Kaufmann

Le paragraphe central de l'extase naturelle au bord de l'eau décompose ce mécanisme et le mime musicalement. Il s'agit d'un moment où grâce «au bruit des vagues et à l'agitation de l'eau», le moi se trouve libéré de ses propres agitations.

Arnaud Tripet⁽¹⁾

Dès le 9 septembre 1765, Jean-Jacques Rousseau vit à l'Île de Saint-Pierre. Il loge dans la Maison du Receveur, unique habitation de l'Île, on y accède en empruntant le sentier des Païens qui part de la localité de Cerlier (Erlach). Le lac de Bienne forme un ovale; au nord commence le relief jurassien, au sud s'étendent les plaines du plateau bernois.

Jean-Jacques Rousseau porte donc son choix - il y songe depuis quelques semaines - sur l'Île de Saint-Pierre, *au milieu du lac de Bienne*⁽²⁾ pour sa proximité de Môtiers, qu'il quitte hâtivement, poussé par le souci d'assurer sa sécurité et par le profond besoin de vivre au cœur de la nature.



© Bibliothèque de l'Université de Bâle.

Vue de l'île de Rousseau, prise au rivage de Gerolfingen. Gravure de Sigmund von Wagner.

Le receveur Gabriel Engel l'accueille. Situé au premier étage de sa demeure, un petit appartement l'attend. Jean-Jacques Rousseau s'explique: *Pour surcroît de précaution, avant de risquer d'y aller résider, je fis prendre de nouvelles informations par le Colonel Chaillet qui me confirma les mêmes choses, et le Receveur de l'Île ayant reçu de ses maîtres la permission de m'y loger, je crus ne rien risquer d'aller m'établir chez lui avec l'agrément tacite tant du souverain que des propriétaires.*⁽³⁾ Thérèse viendra le rejoindre dans quelques jours.



© Paris. Imp. A. Quantin.

Maison du Receveur.

Revenons en arrière, depuis le 10 juillet 1762, Jean-Jacques Rousseau s'installe avec Thérèse à Môtiers, dans la Principauté de Neuchâtel. Propriété de Madame Boy de la Tour, sa maison devient laboratoire de botanique, lieu d'échanges, atelier d'écriture. Des amis, des visiteurs, des correspondants occupent les journées du «Citoyen de Genève», par ailleurs vouées à la promenade, aux excursions. Dans cet îlot de verdure, un ami rencontré récemment, grâce à Abram Pury (ou de Pury), à Monlési, occupe ses pensées par son ouverture d'esprit, son estime fraternelle et son infinie patience.

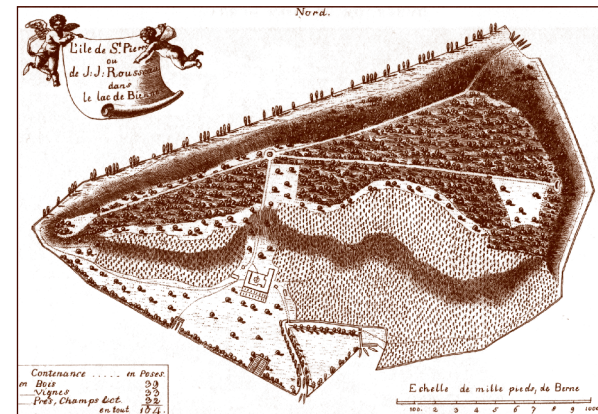
Dans sa correspondance avec Madame de La Tour, Jean-Jacques Rousseau évoque son amitié avec Alexandre Du Peyrou. Il aime parler de lui et ainsi s'exprime-t-il en écrivant à sa chère Marianne, correspondante épistolière durant de si nombreuses années: *C'est de lui que je tiens ma subsistance et mon indépendance; il mérite de vous connaître; ce mot dit tout. Chère Marianne, mon cœur vous est attaché par les liens les plus doux et les plus forts. La trempe de ceux qui m'attachent à M. Du Peyrou n'est pas moins bonne. De quel prix puis-je payer les nobles et généreux sentiments de la seule amie et du seul ami dont l'amitié pour moi soit à l'épreuve de mes malheurs, si ce n'est en les présentant l'un à l'autre.*⁽⁴⁾

Pourtant les publications de Jean-Jacques Rousseau et ses démêlés avec la classe des pasteurs de la Principauté suscitent controverses, débats, polémiques. Avec émotion, Jean-Jacques Rousseau se souvient du pasteur Frédéric-Guillaume de Montmollin, d'une évangélique bonté. Il se dit à son égard: *pénétré d'une reconnaissance pour le digne pasteur qui, résistant au torrent de l'exemple, et jugeant dans la vérité, n'a point exclu de l'Eglise un défenseur de la cause de Dieu, je conserverai toute ma vie un tendre souvenir de sa charité vraiment chrétienne.*⁽⁵⁾

Une nuit, un jet de pierres lancé sur sa maison plonge Jean-Jacques Rousseau dans l'angoisse; de plus on tente de forcer sa porte. Depuis sa tendre enfance, il a connu bien des épreuves, notamment auprès de son père, effondré par le décès de son épouse. Longtemps après sa disparition, il se souvient des pleurs réclamant aux siens son épouse. Il doit peut-être *vivre les choses difficiles* [ignorant] *combien de temps il faudra les endurer encore.*⁽⁶⁾

L'île de Saint-Pierre, appelée à Neuchâtel, l'île de la Motte au milieu du lac de Bièvre a environ une demi-lieue de tour; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie.⁽⁷⁾

Je connais quelque chose à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.⁽⁸⁾



L'île de St-Pierre ou de Jean-Jacques Rousseau dans le lac de Bièvre.
Gravure de Sigmund von Wagner.

Dans cet univers plaisant, original, attirant, Jean-Jacques Rousseau prend goût à une nouvelle existence. Il s'adonne à une vie toute de douceur, d'apaisement, de détachement. Devine-t-il qu'il s'avance sur une terre hostile, abordée en infraction? Qu'il entre en guerre diplomatique? Qu'il adopte une séduisante posture? L'île de Saint-Pierre appartient à l'Hôpital de l'île à Berne, dont le gouvernement n'approuve pas les idées du philosophe. Le comportement de Jean-Jacques Rousseau ne ressemble en rien aux journées occupées à répondre aux menaces de procès pour délits de divergences de vues, aux débats polémiques lors de son séjour à Môtiers. Sur l'île, il n'ouvre pas ses

caisses de livres, il ne prend la plume que rarement, occupant son temps à des tâches qu'il évitait d'accomplir à Môtiers. S'il désire écrire, l'écrivoire du Receveur l'attend. Il n'accumule ni dossiers, ni manuscrits, ni correspondance. Plus d'une fois excédé par un courrier abondant, Jean-Jacques Rousseau avait signalé cet état de fait à sa chère Marianne lors de son séjour à Môtiers: *Je suis excédé de lettres, de mémoires, de vers, de louanges, de critiques, de dissertations, tout veut des réponses, il me faudrait dix mains et dix secrétaires; je n'y puis plus tenir.*⁽⁹⁾

Etudiez cultivez la nature, ne parlez que d'après elle, et laissez les livres.⁽¹⁰⁾

Jean-Jacques Rousseau désire connaître chaque endroit de l'Île et accompagne le Receveur dans ses tâches quotidiennes d'intendant. Porté par la passion de la botanique, il cueille et classe mille et une fleurs. Il a l'ambition de dresser l'inventaire des plantes de l'Île si accueillante. Il ne tient plus le journal de ses activités quotidiennes, s'adonne à la description des lichens, des mousses, des plantes, dessinant une multitude de carrés au sol pour en établir l'inventaire. «Le cartographe-arpenteur» de Chambéry se livre à des travaux pratiques d'expert-géomètre. Ce métier - art et science à la fois - exige une immense patience, une rigueur redoutable; *une responsabilité qu'il ne fallait pas prendre à la légère*, aimait répéter Humboldt, l'un des héros du roman de Daniel Kehlmann, *Les arpenteurs du monde*.⁽¹¹⁾

Or la vertu du voyage à pied tient à sa continuité, à ce fil que l'on déroule par l'effort de sa volonté pour relier entre eux les hommes, les animaux, les plantes et les paysages que l'on traverse.⁽¹²⁾

A Chambéry, il se passionne pour une cartographie du ciel, il passe de longues veillées dans le jardin des Charmettes, accroché à une lunette astronomique, il aime se rapprocher des étoiles. Ces points brillants lui parlent. Il n'ignore rien de *leur itinéraire, l'heure de leur disparition et de leur réapparition*.⁽¹³⁾ Un désir d'isolement? Un refuge?

Bernardin de Saint-Pierre parle d'un *instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme*.⁽¹⁴⁾

Jadis, aux Charmettes, il procédait de manière identique. Sa méthode: étudier divers domaines de connaissances, les classer pour mieux les ordonner entre eux. Une méthode de travail identique pousse George Sand à tenter de comprendre l'univers qui l'entoure: *Il faut connaître la création, et comme nous n'avons pas les yeux de Dieu pour la voir d'emblée à la fois dans son ensemble et dans son détail, nous sommes obligés, pour la comprendre, de procéder par la synthèse et par l'analyse séparément: par conséquent nous sommes forcés de diviser et de classer sans cesse, sous peine de marcher à tâtons et de perdre notre vie entière en de stériles recherches*.⁽¹⁵⁾

Dans ce paradis, son travail se révèle décidément «amusant et instructif», plus passionnant que jamais. *Je revenais en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls sont l'œil et le cœur ne se lassent jamais*.⁽¹⁶⁾

Au milieu de lac de Bienne, un nouveau défi s'offre à lui, il entre dans le pays de la rêverie. Ses lectures de prédilection ont quitté le domaine de la philosophie. En Savoie, il étudiait Locke et les droits naturels des individus, Malebranche et la liberté d'esprit et l'effort de la volonté, Leibniz et la vertu éclairée par la Raison, Descartes et l'homme maître de la nature par la science. Alice Ferney le dit fort bien, en relevant qu'*il se remettait à croire au bien que font les mots*.⁽¹⁷⁾

Dans ce jardin rêvé, les références passent par des naturalistes, des botanistes. Ses maîtres lui ont enseigné les bases de la flore jurassienne. Abraham Gagnebin, médecin et naturaliste – ses travaux ont été remarqués par l'Académie de Berlin – se passionne pour la flore régionale; Jean-Antoine d'Ivernois, médecin et naturaliste et Frédéric-Samuel Neuhaus, médecin et botaniste, lui transmettent à leur tour leurs connaissances. La flore des Franches Montagnes, du bord du Doubs et de la Chaux d'Abel n'a plus aucun secret pour eux. Les pâturages de la Ferrière servent à Jean-Jacques Rousseau de travaux pratiques. Une loupe à la main, un manuel de botanique dans l'autre il devient l'élève de savants.

A l'Ile de Saint-Pierre, il cède chaque matin à son plaisir: décrire la flore qui le fait si heureux. La maîtrise de la gravure et du dessin, la rédaction des noms de plantes, la confection d'herbiers et la passion au service d'un projet à la dimension de l'Ile conviennent à merveille au «maître jardinier, nouveau propriétaire». Il vit des instants si intenses qu'il tient à faire partager une compétence toute neuve, cependant si riche déjà. N'écrira-t-il pas – 6 ans plus tard – des leçons d'initiation à la

botanique? Leçons connues sous le titre: *Lettre sur la Botanique à Madame Delessert*. Jean-Jacques Rousseau, le contemplatif, aurait pu dire comme Béatrice dans *La Dame à la Licorne* de Tracy Chevalier: *N'est ce pas le Paradis? Ne dirait-on pas un coin de Ciel sur notre Terre?*⁽¹⁸⁾ L'homme tout à son bonheur d'exister peut enfin vivre au rythme de l'univers.

La société n'a pas à punir, mais à prévenir.⁽¹⁹⁾

Les quelques semaines passées au milieu du lac de Bienne nous renvoient au souvenir d'un naturaliste français qui a su, en entomologiste, expliquer, dès l'enseignement primaire, la richesse de la nature aux élèves. Jean-Henry Fabre (1823-1915). Appelé, *l'Homère des insectes*⁽²⁰⁾ par Victor Hugo et *le Virgile des insectes*⁽²¹⁾ par Edmond Rostand, il incarne admirablement *un pédagogue moderne, un précurseur des méthodes qui ne voient leur application qu'au XX^e siècle, de nos jours*.⁽²²⁾ Dès l'adolescence, Jean-Henri Fabre quitte ses livres et ses amis; il aime *s'informer si la primevère, le jaune coucou, faisait son apparition dans les prés*.⁽²³⁾

Il lui faut le bonheur de *la marche, la marche est plus gaie entre les haies d'aubépine et de prunellier*⁽²⁴⁾, explorer le milieu naturel et découvrir sur le terrain «le laboratoire» des insectes. Cette école en plein air, *éminemment instructive à sa préférence...*⁽²⁵⁾ On se souvient de même que dans les prairies de l'Ile de Saint-Pierre, Jean-Jacques Rousseau aime se donner l'illusion de se perdre. Peut-être Bernardin de Saint-Pierre, tout à sa découverte de l'Ile Maurice, éprouvera-t-il, bien plus tard, le même bonheur, mêlant savoir et ivresse. Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et

Jean-Henry Fabre croient à leur mission, condition même de son succès. Heureux au milieu de la nature, ils trouvent les mots pour décrire sa beauté et le bonheur d'appartenir à un tel univers. Chère au cœur de Jean-Jacques Rousseau, la petite pervenche du vallon des Charmettes incarne à jamais la découverte avec Madame de Warens de cette fleur, symbole de leur «passion amoureuse couleur bleu mauve».



... à s'enfuir dans une barque au milieu des flots.⁽²⁶⁾

Nous évoquons plus haut Bernardin de Saint-Pierre, illustre figure et *le grand inspirateur de Fabre*.⁽²⁷⁾ En conversation avec des amis, Jean-Henry Fabre, éprouve à la vue d'un champ de fleurs, une immense joie; l'admirant, il pense à Jean-Jacques Rousseau qui *un siècle plus tôt*⁽²⁸⁾ le transportait de bonheur. Tout comme Jean-Jacques Rousseau à l'Île de Saint-Pierre, Jacques-Henry Fabre s'adonne au recensement de *la flore du Vaucluse*.⁽²⁹⁾

En pensant à cet amoureux de la Nature, nous définirions sa démarche en évoquant Gilles Clément, qui a si bien expliqué la façon dont Francis Hallé^(*) conçoit la botanique: *La science semble naître de ces interférences et non de les dominer*.

Elle paraît imbriquée dans un ensemble compact susceptible d'être lu à chaque fois de façon différente. Tantôt sur un mode, tantôt sur un autre, suivant à la façon à décrire. Parfois, les termes pesés de la philosophie conviennent à la description, parfois les métaphores de la poésie s'y prêtent mieux; parfois les mots savants de la science. Parfois encore les mots ne conviennent pas. Les dessins suffisent.⁽³⁰⁾

La passion de la botanique le rapproche encore davantage de Madame de Warens et aussi du botaniste Claude Anet. Il y a plus de trente ans, ces derniers ne l'avaient-il pas initié aux rudiments de la science des végétaux? Jean-Jacques Rousseau aime parler de ce botaniste; *...il devint pour moi une espèce de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies; car il m'en imposait, et je n'osais m'oublier devant lui.*⁽³¹⁾

Madame de Warens tente de faire découvrir à Jean-Jacques Rousseau ce monde végétal qui la fascine. Souvenir émouvant, il se rend aux Charmettes, en sa compagnie, par le sentier du vallon. Le séjour hors de la ville commence par cette promenade; ils se rapprochent de la maison qui fait rêver Jean-Jacques Rousseau et de la première nuit qu'ils y passent. Madame de Warens quitte sa chaise à porteurs et attire l'attention de Jean-Jacques Rousseau sur une haie; *elle lui montre une pervenche encore en fleur.*⁽³²⁾

Dans ce domaine, Madame de Warens a pu compter sur le conseil avisé de Claude Anet, botaniste averti. *Ce dernier passait pour savoir identifier un grand nombre d'espèces de la flore locale et connaître leurs propriétés curatives.*⁽³³⁾



Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens sur le chemin des Charmettes. Dessin de Maurice Lenoir.

Pour Jean-Jacques Rousseau, les connaissances alors dispensées lui parlent peu; maintenant son cœur se remplit d'images du temps des Charmettes. Il aime se souvenir du moment où – alors qu'il était élève – les fleurs accédaient au rang de préparations médicales, de remèdes. Dévoué,

attentif, soucieux de plaire, il suivait le discours de Madame de Warens aux savoirs impressionnants, à ses yeux trop passionnée par la pharmacopée. Elle entretenait avec la nature une relation presque mystique. Rien n'échappait à son emprise. Petit à petit, son intimité avec la nature – mêlée à sa connaissance de l'âme humaine et à son bonheur de trouver à qui se confier – arrivait à faire mûrir l'adolescent doué, mais encore bien naïf. *Sa jeunesse le disposait spontanément à imaginer et réfléchir plutôt qu'à répéter ou reproduire.*⁽³⁴⁾

La jeunesse ne serait-elle une chance unique que l'on tient sans la reconnaître et que l'on perd en la découvrant?⁽³⁵⁾

Je vois de nouveau surgir devant mes yeux le profil aimé des monts, je rentre par la pensée dans les vallons ombreux, et, pendant quelques instants, je puis jouir en paix de l'intimité de la roche, de l'insecte et du brin d'herbe.⁽³⁶⁾

Il avait à cœur de plaire à sa protectrice. Mais il trouvait aussi dans leurs occupations communes une manière de canaliser les élans amoureux qui l'habitaient déjà. Tout en sentant éclore en lui des appréhensions nouvelles, il s'ouvrait aux suggestions du monde. Ainsi en apprenait-il la générosité. Il le dit d'ailleurs dans une langue admirable: *Quel était donc ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux farniente fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.*⁽³⁷⁾

Que ferait-il de ce bonheur, sinon tenter de le maintenir pour les temps à venir. *On a tort de croire qu'on se prépare à la dureté par la dureté [...]* C'est par le douceur qu'on se prémunit contre le malheur. [...] *Le bonheur de l'enfance illumine toutes les ombres de la vie. Dans la joie de celui qui grandit pousse la force d'un homme.*⁽³⁸⁾

Pour Jean-Jacques Rousseau, l'Ile de Saint-Pierre devient un lieu de prédilection, un espace conforme à ses idées, à ses aspirations, à son idéal social: *On y trouve ni gens d'Eglise ni brigands ameutés par eux. Toute la population consiste en une seule maison occupée par des gens très honnêtes, très gais, d'un très bon commerce, et chez qui l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie.*⁽³⁹⁾



© Bibliothèque de l'Université de Bâle.

L'embarquement. Gravure de Sigmund von Wagner.

Les Bernois ne pratiquent pas encore la promotion des droits de ses habitants. La philosophie des Lumières ne fait pas encore partie du programme gouvernemental associant les idées d'une société égalitaire et la liberté d'expression. *Le grand Haller, accablé par les bonheurs de l'étranger, n'obtenait pas dans sa ville natale une position digne de lui. Plus tard Charles-Victor de Bonstetten étouffera dans sa cité*

d'origine et ne saura donner libre cours à sa vivacité qu'au pays romand ou sous des cieux étrangers.⁽⁴⁰⁾

L'île Rousseau convient au facile abandon, à la vie douce et reposée, que choisiront des hommes réunis pour s'éloigner des autres hommes, pour échapper à la fatigue sociale, et maintenir le rêve d'un homme de bien à l'abri des vérités de la foule.⁽⁴¹⁾

Quelques années auparavant, en avril 1731, Jean-Jacques Rousseau rencontrait les autorités de la Ville de Berne. Il fut leur hôte et se souvient avoir dû expliquer la mission d'un archimandrite – rencontré à Boudry, au café du Lion d'Or – récoltant des fonds pour libérer des esclaves à Jérusalem. Ses voyages à pied, ses rencontres à Vevey, son arrivée à Yverdon – ville refuge après Paris – renforcent son besoin d'indépendance et ses prises de position religieuses. Il revendique pour lui un espace de liberté dans un Etat qui de son côté souligne qu'en dehors de l'Eglise, il n'y a point de salut. *Jamais le converti de Turin et l'ancien séminariste d'Annecy n'eut pu admettre l'idée de la réversibilité des mérites ou celle des indulgences, le culte de la Vierge ou le dogme de la transsubstantiation. Et surtout point d'autorité en matière de foi, si ce n'est celle de la Bible et celle de la conscience: conscience subordonnée non à un homme mais à une loi.*⁽⁴²⁾

La confrontation qui surgit à Môtiers s'appuie sur *La profession de foi du Vicaire savoyard*. Les convictions du «Citoyen de Genève» orientent son existence. Il quitte Paris, la famille du Maréchal de Luxembourg, et, en désaccord avec les autorités religieuses de Môtiers, s'empresse de gagner l'Ile de Saint-Pierre.



Maison du Receveur.

La maison du Receveur et le domaine qui l'enserme plaisent à «Jean-Jacques Rousseau l'insulaire», selon Henri-Frédéric Amiel. Dans les *Rêveries*, il en décrit toute le bonheur: *Pendant qu'on était encore à table, ajoute-t-il, je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissent pas d'être cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie.*⁽⁴³⁾

A la fin de la journée, Jean-Jacques Rousseau s'approche du lac, contemplant des heures durant ses reflets dans l'eau. Dans un roman récemment paru, Natacha Appanah, écrivain mauricienne, décrit ce moment d'extase: *Maintenant, le temps semble ralentir, se diviser en secondes longues que je peux savourer, où je peux me glisser tout entière, faire en sorte que chaque parcelle de ma peau ressente en*

long et en large ce moment-là. Je ne suis pas pressée et, pour une fois, ni je n'essaie d'avoir le dessus sur les heures qui passent, ni je ne les subis. Pour une fois, les heures me sont amies, alliées, sœurs. Mon cœur est ouvert comme le ciel, mon cœur est le ciel.⁽⁴⁴⁾

Jean-Jacques Rousseau semble délivré de toute obligation. Commence une période souriante de sa vie. Il sait que ses livres témoignent en sa faveur. Il peut se consacrer à lui-même, ressentir les vibrations de son âme, écouter les murmures de son cœur, parler avec son corps, lui offrir le délicieux relâchement du repos. Le lac lui apporte les bienfaits de l'apaisement. *Ce sourire exprime la réjouissance de l'être qui s'épanche dans tous les règnes de la matière jusqu'à s'y diluer, s'y fondre, s'y anéantir. Il témoigne de la certitude que cette disposition lui assure l'infini en même temps que l'éternité. Il est la démonstration que la conscience de soi suffit en soi au ravissement. Il est ce sourire sans invite ni compassion ni attendrissement de la divinité qui ne jouit de «rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence», comme la définissait Rousseau, pour Patrick Drevet.*⁽⁴⁵⁾



Ile de Saint-Pierre (Lac de Bièvre).

Le murmure des vagues anime en écho la nostalgie d'un plus grand lac – le Léman – et cette pensée le conduit aux souvenirs de son enfance: *O lac sur les bords duquel j'ai passé les douces heures de mon enfance! Charmants paysages où j'ai vu pour la première fois le majestueux et touchant lever du soleil, où j'ai senti les premières émotions du cœur, les premiers élans d'un génie devenu depuis trop impétueux et trop célèbre; hélas! je ne vous verrai plus. Ces clochers qui s'élèvent au milieu des chênes et des sapins... Ces arbres vénérables, ces sources, ces prairies, ces montagnes qui m'ont vu naître, elles ne me reverront plus.*⁽⁴⁶⁾

Jean-Jacques Rousseau reçoit quelques rares visiteurs; leur courtoisie et leur confiance l'incitent à poursuivre le séjour dans ce lieu. La saison des récoltes y attire les travailleurs agricoles. Parfois, en fermant les yeux, *il croit faire un de ces rêves où la nature, nous apparaît si complète dans sa beauté, qu'on peut dire avoir vu parfois, en songe, le paradis terrestre.*⁽⁴⁷⁾

Aimons-nous comme deux passagers qui traversent les mers pour conquérir un nouveau monde mais qui ne savent pas s'ils l'atteindront jamais.⁽⁴⁸⁾

Le 17 octobre 1765, le baron de Grafenried transmet un message officiel à Jean-Jacques Rousseau. La décision de la Ville de Berne est sans appel. Elle interdit son séjour sur l'Ile, décision irrévocable. Le «Citoyen de Genève» décide d'écrire aux autorités. Il leur demande de transformer ce séjour offert à la méditation en une domiciliation à demeure, acceptant d'avance les conditions qui lui seraient imposées. Il signale également un état de santé fragile. Un second

pli lui confirme la décision des autorités bernoises. Jean-Jacques Rousseau ne dispose que de vingt-quatre heures pour quitter l'Ile, propriété de la Ville de Berne! Banni, il recommande Thérèse à Daniel Roguin et songe à se rendre en Angleterre. Niklaus-Anton Kirchberger, à l'origine de son séjour à l'Ile de Saint-Pierre, l'accompagne à Bienne, localité de 1'700 âmes, qui le reçoit. MM. Vautravers et Wildermett s'entendent pour l'accueillir au moins jusqu'à la fin de l'année afin de lui donner la possibilité de préparer la prochaine étape de son exil contraint. Il rencontre le pasteur François-Louis Perregaux. Il est en pension chez Johann Heinrich Masel.

Pourtant, le «Citoyen de Genève» ne peut rester à Bienne, il décide de partir rapidement pour Bâle. Il ne sait pas encore s'il convient de gagner l'Angleterre, sur la recommandation de Madame de Boufflers, ou de rejoindre à Berlin son «père» Milord Maréchal, (à l'égard duquel il éprouve une belle relation de confiance depuis son séjour à Môtiers). Jean-Jacques Rousseau écrit à Alexandre DuPeyrou, le 28 octobre. Il est déterminé à gagner Bâle.

Ces situations lui sont familières. Rappelons-nous qu'il a quitté, en mars 1728, son maître d'apprentissage pour gagner Annecy où il fera la rencontre de Madame de Warens. Passant par le Valais, Jean-Jacques Rousseau retourne à Paris afin d'y dénoncer le comportement peu chaleureux de l'ambassadeur de France à Venise. Ainsi qu'il lui arrive parfois, Jean-Jacques Rousseau se montre énergique, il n'entend pas subir de contraintes et s'efforce à ne pas trop modifier ses plans.

Avant son départ, il informe Thérèse qu'il se rend à Bâle. Il y rencontrera Jean-Jacques Luze, en qui il a totale confiance; il déplorera de ne pouvoir rencontrer Jean Bernouilli. Jean-Jacques Rousseau aurait aimé, séjourner dans cette cité remarquable. En novembre, il reste plus d'une semaine à Strasbourg, il regrette l'Île de Saint-Pierre, dans cette ville accueillante. Il loge à l'Hôtel de la Fleur, assiste à une répétition du *Devin du Village*; réconforté, il songe, disposant de quelques moyens financiers, de passer l'hiver à Strasbourg. Entre courriers, réceptions de visiteurs et corrections d'épreuves, Jean-Jacques Rousseau se décide à rejoindre l'Angleterre. Son cousin Jean Rousseau habite Londres, il lui écrit, lui demande conseil: de quels moyens doit-il disposer pour vivre à Londres? La ville connaît-elle les embouteillages urbains et la pollution des grandes cités? Jean-Jacques Rousseau tient à son bien-être. Son séjour en Angleterre répondra vite à ces questions!



© Bibliothèque de l'Université de Bâle.

Jean-Jacques Rousseau sur le lac de Bienne. Gravure réalisée par Sigmund von Wagner (12.11.1759 - 11.09.1835).

Cette peinture de Sigmund von Wagner, patricien bernois, graveur et peintre, apporte une nouvelle dimension aux relations particulières de l'homme avec son animal de compagnie.

Rappelons les aventures de Jean-Jacques Rousseau avec [son] *chien*.⁽⁵⁰⁾ On suppose que Jean-Jacques Rousseau a connu le bonheur de posséder plusieurs chiens. Pourtant, dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Jean-Jacques Rousseau est renversé par un chien danois.

Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave, nous avions toujours la même volonté mais jamais il ne m'a obéi.⁽⁴⁹⁾

Alice Ferney, *Dans la guerre*, parle du lien de confiance entre le héros et son chien, de l'attachement où *on aurait dit qu'un fil invisible attachait la bête à l'homme que les yeux d'or, aux aguets, ne quittaient pas le maître. Le maître voulait-il quelque chose? S'en allait-il quelque part? Chacun de ses gestes était épié avec bienveillance, et dans cette attention inaltérable une vie se donnait à une autre, comme s'il n'y avait rien d'autre à faire, comme si un sortilège, depuis la nuit des temps, avait lié les chiens aux maisons et aux maîtres, et cela quels que fussent leurs manquements.*⁽⁵¹⁾

Restée dans la demeure du Receveur, Thérèse assiste au départ forcé de Jean-Jacques Rousseau. Le modeste appartement lui convient⁽⁵²⁾, il répond si justement au rêve du «Citoyen de Genève» qu'elle décide, sous le charme, de prolonger son séjour, pourtant soudainement contrarié.

- (1) R. Trousson, F. S. Eigeldinger, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Champion 1996, p. 812
- (2) Monique et Bernard Cottret, *Jean-Jacques Rousseau en son temps*, Perrin, 2005, p. 405
- (3) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 637
- (4) Jean-Jacques Rousseau - Madame de La Tour, *Correspondance*, Actes Sud, 1998, p. 274
- (5) Jean-Jacques Rousseau - Madame de La Tour, *Ibid.*, p. 184
- (6) Alice Ferney, *Dans la guerre*, Actes Sud, 2003, p. 102
- (7) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 637
- (8) Jean-Jacques Rousseau, *Ibid.*, p. 643
- (9) Jean-Jacques Rousseau - Madame de La Tour, *Correspondance*, Actes Sud, 1998, p. 142
- (10) *AJJR*, 1935 – 28. 01. 1770 – p. 174
- (11) Daniel Kehlmann, *Les Arpenteurs du monde*, Actes Sud, 2006, p. 221
- (12) Emeric Fisset, *L'ivresse de la marche*, Transboréal, 2008, p. 73
- (13) Daniel Kehlmann, *Les Arpenteurs du monde*, Actes Sud, 2006, p. 146
- (14) Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Gallimard, p. 112
- (15) Francine Mallet, *George Sand*, Grasset, 1976, p. 43
- (16) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 236
- (17) Alice Ferney, *Dans la Guerre*, Actes Sud, 2003, p. 163
- (18) Tracy Chevalier, *La Dame à la Licorne*, Quai Voltaire, 2003, p. 226
- (19) Yves Delange, *Fabre, l'homme qui aimait les insectes*, Actes Sud, 1999, p. 208
- (20) Yves Delange, *Ibid.*, p. 251
- (21) Yves Delange, *Ibid.*, p. 251
- (22) Yves Delange, *Ibid.*, p. 41
- (23) Yves Delange, *Ibid.*, p. 19
- (24) Yves Delange, *Ibid.*, p. 243
- (25) Yves Delange, *Ibid.*, p. 17
- (26) Elisée Reclu, *Histoire d'une montagne*, Actes Sud, 1998, p. 225
- (27) Yves Delange, *Fabre, l'homme qui aimait les insectes*, Actes Sud, 1999, p. 141
- (28) Yves Delange, *Ibid.*, p. 210
- (29) Yves Delange, *Ibid.*, p. 232
- (30) Gilles Clément, *La sagesse du jardinier*, L'œil neuf édition, 2004, p. 36
- (31) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 177
- (32) Jean-Jacques Rousseau, *Ibid.*, p. 226
- (33) Guy Ducourthial, *La botanique selon Jean-Jacques Rousseau*, Belin, 2009, p. 71
- (34) Alice Ferney, *Dans la guerre*, Actes Sud, 2003, p. 218
- (35) Alice Ferney, *Ibid.*, p. 158
- (36) Elisée Reclu, *Histoire d'une montagne*, Actes Sud, 1998, p. 227
- (37) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 1042
- (38) Alice Ferney, *Dans la Guerre*, Actes Sud, 2003, p. 302
- (39) Pierre Kohler, *Rousseau, les Bernois et l'Île de Saint-Pierre*, Paul Haupt, 1919, p. 22
- (40) Pierre Kohler, *Ibid.*, p. 26
- (41) Senancour, *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, Droz, 1938, p. 232
- (42) François Jost, *Jean-Jacques Rousseau suisse*, Editions universitaires Fribourg, 1961, pp. 291-292
- (43) François Jost, *Ibid.*, p. 333
- (44) Natacha Appanah, *La noce d'Anne*, Gallimard, 2005, p. 142
- (45) Patrick Drevet, *Le Sourire*, Gallimard, 1999, p. 50
- (46) *Lettre de Jean-Jacques Rousseau au Prince de Beloseloki, le 27 mai 1775*
- (47) George Sand, *Le Meunier d'Augibault*, Livre de poche, 1985, p. 64
- (48) George Sand, *Ibid.*, p. 298
- (49) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 1141
- (50) Jean-Luc Guichet, *Rousseau, l'animal et l'homme*, Cerf, 2006, p. 392
- (51) Alice Ferney, *Dans la Guerre*, Actes Sud, 2005, p. 185
- (*) Francis Hallé occupe la chaire de Botanique Tropicale à Montpellier.
- (**) Alexandre Dumas parle de cette «petite chambre carrée» dans *Voyage en Suisse*, Hermann, 2005, p. 508

Le Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau et Jean-Jacques Rousseau au jour le jour de Raymond Trousson et de Frédéric S. Eigeldinger - parus aux Editions Champion 1996 et 1998 - se sont révélés très précieux au cours de la rédaction de cet article.



Dans la chambre de Jean-Jacques Rousseau: Thérèse Levasseur se souvient... et réfléchit

Françoise Kaufmann⁽¹⁾

Le 26 octobre 1765

Il est parti hier matin pour Bienne avec deux lourdes malles. J'ai eu beaucoup de peine à y caser ses robes (sur-tout celle bordée de fourrure) et ses bonnets arméniens. Je lui ai encore repassé une chemise, j'ai recousu ses boutons et raccommodé ses bas. J'espère qu'il saura se débrouiller sans moi. Il n'a pris que peu de papiers. Il a confié ses manuscrits à Monsieur Du Peyrou; il m'a laissé ses herbiers et ses cahiers de musique.

Après son départ, j'ai nettoyé l'appartement, j'ai balayé, récuré, enlevé les fleurs fanées, ramassé ses livres et ses papiers. Puis j'ai repoussé la commode sur la trappe, trappe qu'il utilisait pour s'enfuir quand arrivaient des visiteurs indésirables. Et ces derniers temps, il y en a eu beaucoup. Sachant qu'il devait partir, aussitôt beaucoup de gens très «comme il faut» ont voulu le voir. Ils débarquaient à l'improviste, Jean-Jacques s'enfuyait par la trappe, me laissant le soin d'expliquer que je ne savais pas où il était. Il fallait que je fusse l'idiote, ce qui n'est pas difficile, selon ses amis et que je gagnasse du temps par des conversations futiles, afin qu'il pût se dissimuler dans l'île. Maintenant, il est parti et il faudra

bien que je parte aussi. Mais je m'y sens bien. J'ai quitté mon lit étroit - qui est dans la cuisine - pour dormir tout mon soûl dans le lit de Jean-Jacques, après avoir changé les draps. Que j'ai bien dormi! J'ai même rêvé que Jean-Jacques n'était plus malade, qu'il m'aimait de nouveau et qu'il désirait m'épouser! Je me suis réveillée de bonne heure et suis restée longtemps sous ma couette à écouter les oiseaux, les bruits du domaine et la langue gutturale et incompréhensible des valets de ferme.

Je ne sais pas où nous pourrons nous établir. Jean-Jacques est parti pour Berlin, mais il a aussi une invitation pour l'Angleterre. J'attends des nouvelles. J'aimerais bien rester encore quelque temps ici, où je suis arrivée le 29 septembre. J'avais dû liquider nos meubles et tout notre ménage de Môtiers avant de rejoindre Rousseau. J'ai été gentiment accueillie par le receveur et sa famille. Pendant que Jean-Jacques herborisait sur l'île et rêvassait au bord du lac, j'ai aidé à la récolte des fruits, à la confection des confitures et des conserves. J'ai fait des promenades, à pied ou en barque, avec les sœurs de la receveuse.

Tous ces gens savent un peu de français, j'ai donc pu bavarder à ma guise. Je n'avais pas besoin de faire la cuisine. Je devais seulement maintenir le feu dans l'âtre et veiller à ce qu'il y eût toujours de l'eau chaude pour la toilette de Jean-Jacques. Nous avons pris pension chez le receveur et nous avons passé de bons moments à table (les repas étaient plaisants).

Le soir, sur la terrasse, quand le temps le permettait, nous bavardions, Jean-Jacques chantait de vieilles romances. La veille de son départ, nous nous sommes tous réunis dans la salle au poêle de faïence. Jean-Jacques a chanté une chanson d'adieu qui m'a tiré les larmes.

*Chers amis le sort m'entraîne,
Demain, mon cœur déchiré,
De regrets amers, navré,
Va rompre sa douce chaîne,
Et se livrer, sans appui,
Aux traits que dardent sur lui
La calomnie et la haine.*

*Adieu, retraite chérie,
Où, des méchants, oublié
Sous les yeux de l'amitié,
Je laissais couler ma vie;
Où dans ton sein maternel
Nature, fille du ciel,
J'avais trouvé ma patrie.*

*Adieu, paisible rivage,
Où le sort, plus indulgent,
Dépose, pour un moment,
Les débris de mon naufrage:
Lieux charmants dont la douceur
Ranimait mon faible cœur.*



© Bibliothèque de l'Université de Bâle.

La chanson d'adieu. Gravure de Sigmund von Wagner.

Nous sommes bien ici. Sans l'apparition du froid, nous y resterions volontiers. Nous y serions bien demeurés pour toujours. Je vais poursuivre mon ouvrage près du poêle. Je ne sais pas si j'aurai le temps de finir de coudre une nouvelle robe avant que Monsieur Du Peyrou ne vienne me chercher. Partageant la vie d'un grand homme, je me dois d'être toujours élégante et soignée. J'entends du bruit dans la cuisine, on frappe à la porte de la chambre. C'est un messenger porteur d'un billet de Rousseau. Je le prie de me le lire, j'apprends ainsi qu'il est bien arrivé à Bienne; qu'il pense à moi; que je lui manque déjà.

Notes – 2^e partie

- (1) Françoise Kaufmann a conçu ce texte dans le cadre de l'Atelier d'écriture de l'Université du 3^e Age de Genève.

Référence:

- Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, 1959, pp. 652-654
- *Album Jean-Jacques Rousseau*, Gallimard
- Sigmund von Wagner, *L'Ile Saint-Pierre ou l'Ile de Rousseau*, Editions SPES, 1926, pp. 77-78